

Adieu à un ami.

Marziano Guglielminetti : ceux d'entre nous qui l'on fréquenté, ou simplement côtoyé, se souviennent d'abord de son large sourire, avenant et généreux, qui exprimait, non l'optimisme, mais l'affabilité cordiale et l'ouverture aux autres : la quête du contact et de l'échange. Une personnalité complexe, qui avait ses indulgences, mais aussi ses exigences ; apparemment placide : en une vingtaine d'années de fréquentation — trop souvent épisodique, hélas —, qui s'est vite transformée en amitié, je crois ne l'avoir jamais vu se fâcher, ni même esquisser un mouvement d'irritation.

Une personnalité complexe ? Certes. Issu d'une famille de longue tradition catholique, Marziano a œuvré activement, plusieurs années durant, à Turin, comme assesseur à "l'Arredo Urbano", au sein d'une municipalité à dominante communiste. Il s'était par ailleurs fortement engagé, avec cœur et persévérance dans les commémorations des déportés de la dernière guerre. Parent de la poète Amalia Guglielminetti, qui était auteur du recueil *Le Vergini folli* (1907), il avait l'intention de publier certains de ses inédits. Il avait épousé une femme de très forte trempe, Chiara Acciarini, comme lui activement engagée dans des tâches collectives, en particulier dans un syndicalisme militant dans le domaine de l'éducation, ce qui lui valut d'être élue au Parlement, comme député, puis sénateur : elle est aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat à la Famille.

Marziano aimait passionnément la littérature, la recherche, l'enseignement, qui étaient toute sa vie. Ce n'est pas ici le lieu de procéder à une caractérisation de la critique — aussi bien historiciste, que formelle — de cet insigne chercheur universitaire, ni même de s'étendre sur les grandes collections nationales, qu'il a promues et animées (il serait souhaitable qu'une étude approfondie vît le jour sur ces champs de son activité). Mais peut-on passer sous silence sa présidence de la *Commission nationale pour l'édition des œuvres du Tasse*, chez Dell'Orso,

et de celles concernant les œuvres de Verga et d'Alfieri ? Son enseignement de toute une carrière consacrée à l'université de Turin, où il fut *Rettore* de la *Facoltà di Lettere e filosofia* ? Son appartenance aux plus hautes commissions nationales de recrutement ?

Surtout, Marziano aimait la France, où il séjournait périodiquement quand ses obligations le lui permettaient : il s'amusait à rappeler, l'œil malicieux, qu'il avait failli naître en Savoie.

Il était passionné de culture française, où il voyait l'origine d'un ressourcement périodique de la littérature italienne qui l'avait, pour sa part, largement alimentée plusieurs siècles durant. De cette imbrication témoigne son grand intérêt pour Gilles Ménage, un des agents culturels les plus actifs au siècle de Louis XIV, philologue et étymologiste, de surcroît poète italianiste à ses heures. Marziano avait été évidemment séduit par son rôle actif de médiateur entre "l'Oltralpe" et l'Outre-Mont¹. Cette fonction de "passeur" allait devenir une des tâches auxquelles il devait lui-même se consacrer. Au point que, lorsque lui fut confiée une collection aux Edizioni dell'Orso, c'est "Gillio Menagio" qu'il prit pour emblème, en le flanquant de ce sous-titre : "Les classiques italiens dans le miroir de la critique française". Effectivement, dans cette collection (hélas, trop vite interrompue), qui jetait des ponts entre les recherches italienne et française, il accueillit les travaux de plusieurs de nos chercheurs comme : A. Doroslai, I. Abramé-Battesti, J. L. Fournel, J. C. Zancarini, A. C. Fiorato.

Les relations de Marziano Guglielminetti avec la France connurent, dans la dernière période de sa carrière, une intensification considérable. C'est par le biais de la *novellistica* que ce pas fut franchi. À la suite du premier colloque international sur Matteo Bandello (Tortona-Castelnuovo, 1984), où il présenta une communication remarquée sur *Bandello, i Goti et la Borgogna*, — repris dans son volume *La Cornice e il furto, Studi sulla novellistica del '500* (Zanichelli, 1984 / 1986) —, il fut invité comme professeur associé par l'U.F.R. d'Études italiennes de la Sorbonne nouvelle : il y fit bénéficier étudiants et collègues de ses riches connaissances tant classiques que moderne, entre autres sur Cellini et Le Tasse, ou Malespini, Alfieri et Manzoni, Verga et Pavese, les novellistes du XVI^e siècle et les poètes italiens de toute époque.

À la suite de quoi, ses talents pédagogiques et scientifiques le firent solliciter successivement par une demi-douzaine d'autres universités françaises. À ces activités didactiques venaient tout naturellement s'ajouter une fréquente participation à de nombreux colloques et séminaires franco-italiens et une précieuse collaboration aux travaux de nos centres de recherche.

Il convient d'insister, pour conclure, sur le fait que Marziano Guglielminetti, universitaire et directeur de recherche de haut vol, fut un vrai "maître", au sens non mandarinal du terme (rien n'était plus étranger à son tempérament) : qui tirait son éminente autorité scientifique et morale, non de ses titres ou de ses prestigieuses fonctions, mais de sa magistrale compétence, de sa finesse intellectuelle, à quoi s'ajoutait une singulière force humaniste de persuasion.

Sa voix et sa leçon sont à présent réduites au silence : il appartient à ceux qui l'ont connu et aimé de les prolonger.

Adelin Charles FIORATO